

Le Train de 21 h 20

De mon atelier, au fond de la cour, je regardais tomber la pluie sur le pavé gris et sur l'amoncellement d'objets hétéroclites entreposés près du porche donnant sur l'avenue. Derrière moi, un vieux poêle à mazout ronflait au milieu des étagères encombrées et d'une multitude de toiles, achevées ou en cours de réalisation. C'était un début d'après-midi triste et froid, comme on en subissait trop souvent en ce mois de décembre. Bientôt deux jours que je n'avais plus touché mes pinceaux ! Le nez collé à la vitre de la porte, je me sentais las, vidé de toute énergie ; plongé dans cet état semi-comateux qui m'isolait du monde, j'évoluais parmi les gens en spectateur indifférent, étranger.

Malgré ses incontestables avantages, la ville commençait à m'oppresser. J'avais besoin de respirer un air moins pollué, d'échapper aux embouteillages des heures de pointe et d'oublier ces stations de métro bruyantes et sales.

Le Train de 21 h 20

Existait-il encore une région perdue, loin de toute agglomération importante, où les villages seraient suffisamment éloignés les uns des autres ? Nulle part signalé, il m'aurait fallu l'indiscrétion d'une carte d'état-major, que j'aurais eu d'ailleurs un mal fou à me procurer, pour que je découvre le plus isolé : Malespoir.

L'image se précisait, s'imposant bientôt avec une incroyable netteté : les détails qui affluaient s'organisaient pour composer déjà les éléments de ma prochaine toile. Je laissai la buée opacifier la vitre tandis que mon esprit quittait la ville, dans le train qui m'emmenait vers ce havre de repos.

J'attendis quatre interminables journées dans un hôtel voisin de la gare où je débarquai, car Malespoir n'était desservi que tous les quinze jours par un minibus à dix places. Ce contre-temps me laissa le loisir d'imaginer ce que pouvait être ce village du bout du monde, si bien que lorsque je me trouvai installé sur la banquette du fourgon, j'avais déjà l'impression de connaître Malespoir depuis de nombreuses années.

Pendant les cinq heures que dura le trajet, je fus seul voyageur à bord. Très rapidement, les arbres et les habitations s'étaient clairsemés pour laisser la place à un paysage toujours plus sauvage. La route tira bientôt droit à travers un désert de pierres où seuls quelques buissons épineux survivaient. Les maigres arbustes que l'on croisait

par hasard n'atteindraient jamais l'âge adulte. Ils faisaient déjà figure de bois mort malgré les trois ou quatre feuilles rachitiques qui s'entêtaient à vouloir pousser. De mon côté, je souffris de la soif et de la chaleur, bien que toutes les vitres du véhicule fussent ouvertes.

Il était temps maintenant d'abandonner la cour à la pluie pour concrétiser mes visions. Comme chaque fois que je dessinais, j'enclenchai mon magnétophone pour enregistrer tout ce à quoi mes ébauches me faisaient penser. Plus tard, après écoute de la bande, il me resterait quelques images particulièrement marquantes que je reproduirais minutieusement sur des feuilles de papier-calque avant de les superposer. Les lignes alors se mêleraient pour donner naissance au tableau définitif. Je travaillais ainsi car la réalité vécue est toujours complexe : elle mêle aux objets perçus par les sens ceux qui sont des produits du mental ; elle n'est faite que de superpositions d'images sensorielles et d'images rêvées. Ce sont leurs interactions qui déterminent notre réel, mettant ainsi sur un pied d'égalité notre monde matériel et notre imaginaire.

Quelques coups de klaxon me tirèrent de ma somnolence. Je passai la tête par la fenêtre : le car s'immobilisait au milieu de l'unique place de Malespoir tandis que quelques visages surpris me regardaient

Le Train de 21 h 20

décharger mes bagages. Il ne repartirait que le lendemain, très tôt dans la matinée. Je pensai soudain, avec un brin d'inquiétude, que je ne m'étais jamais enquis de l'existence d'un hôtel. Un rapide tour d'horizon confirma mon appréhension. Sur la dizaine de maisons qui composaient le village, aucune ne portait l'enseigne que je cherchais. Au café, on pourrait sans doute me renseigner.

Un peu désespéré, gêné par la curiosité silencieuse des habitants, je traversai le square et posai mes valises au pied du comptoir.

– Je vous sers ?...

Le patron avait avancé sa grosse tête rougeaude au nez tuméfié si près de mon visage que je sentis avec répulsion son haleine empestant l'alcool. Je surmontai la nausée qui s'emparait de moi et commandai une bière bien fraîche. Il s'éloigna alors de son pas traînant, me permettant ainsi de reprendre ma respiration. J'appréhendais le moment où j'aurais à m'entretenir plus longuement avec lui. Il fallut pourtant bien m'y résigner.

– S'il vous plaît, hasardai-je timidement, je chercherais à me loger... mais je n'ai aperçu aucun hôtel.

Son odeur de vin aigre m'assaillit de nouveau.

– Vous n'en trouverez pas dans le coin. Faut dire qu'on voit pas grand monde débarquer ! C'est pour longtemps ?

– Je ne sais pas encore... Je partirai au plus tard dans quinze jours.

– Alors, allez voir la vieille ! Si vous avez de quoi payer, elle vous hébergera sûrement. Pour vos repas, je peux m'en occuper.

– Et où habite...euh... cette dame ?

– La vieille ? Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est la dernière maison du village quand vous regardez vers les collines. À cent mètres... Une grande baraque avec une terrasse devant. Si vous y allez maintenant, elle doit ranger son linge. Vous ne risquez pas de la rater.

J'allais sortir quand il me rappela.

– Je vous prépare un petit bouillon pour ce soir ?

J'acquiesçai, remerciai, puis me mis en quête de « la vieille ». Le soleil, quoique bas dans le ciel, chauffait encore suffisamment. Je suai sang et eau à cause du poids de mes deux valises et dus souffler, une fois au bout de la place, avant de continuer ma route jusqu'à la grande bâtisse de pierre où une vieille haridelle rangeait ses draps dans un panier d'osier. Quand elle m'aperçut, elle s'arrêta pour mieux m'observer. Je ne pouvais me rendre que chez elle : après, c'était le désert.

Lorsqu'elle comprit que je désirais me loger, elle me gratifia d'un horrible rictus qui mit en évidence le bec d'aigle lui tenant lieu de nez et les deux incisives jaunes qu'il lui restait. J'eus du mal à me persuader qu'il s'agissait là d'un sourire accueillant malgré l'essai qu'elle fit de donner au grincement de sa voix une pointe de douceur

Le Train de 21 h 20

bienveillante. Elle s'informa immédiatement de la somme que je pensais mettre dans la location et accepta que je lui en offrisse le double. Ce qui fit cher le débarras qu'elle me proposa. N'ayant pas le choix, je fus bien obligé de m'incliner. Comme j'avais été très généreux, me confia-t-elle, elle ferait l'effort de remplacer les draps gluants et jaunâtres du lit par une paire de ceux qu'elle venait de laver et qui « sentaient bon la Javel ».

Il pleuvait toujours autant. Je traversai rapidement la cour, franchis le porche et remontai la rue qui brillait sous les néons, jusqu'au snack-bar où j'avais l'habitude de déjeuner. Je refusai le menu que l'on me proposait et commandai un bouillon, le plus infect possible, deux tranches de pain rassis et un quart de vin piqué. J'insistai longuement avant d'obtenir satisfaction.

À chaque cuillerée, je me demandais, légèrement inquiet, s'il serait possible à mon organisme de tenir le coup durant les deux semaines à venir, ayant bien entendu repoussé l'idée suicidaire d'un séjour plus important. Que ne fallait-il pas faire pour échapper à la ville, à ses métros bondés !

Je remarquai alors, placardé sur le mur, juste devant moi, au milieu d'une multitude d'affichettes, ce petit panneau jauni par le temps et la fumée : un horaire de

Le Train de 21 h 20

trains. Tout semblable à ceux que l'on trouve dans les gares. Mais en modèle réduit. Il ne comportait que trois lignes :

MALESPOIR

Arrivée : 21 h 19

Départ : 21 h 20

J'interrogeai le patron pour savoir de quand datait cet horaire.

– Il n'est pas d'aujourd'hui ! Il était déjà là du temps de mon grand-père. Eh oui, nous avons eu notre chemin de fer. Oh ! Pas longtemps ! Un mois, je crois. Juste le temps qu'ils s'aperçoivent qu'aucun passager ne le prenait... Faut dire qu'on est plutôt casanier dans le coin.

– Je n'ai pas vu de gare !

– D'ici, vous ne pouvez pas. Elle est sur l'autre versant de la colline, à une petite heure de marche.

– Demain, j'irai la visiter.

– Je ne voudrais pas vous décevoir, mais il ne reste pas grand chose... même pas les rails ! Une gare sans rails, ce n'est plus tout à fait une gare. Mais si vous y tenez, je vous conseille d'y aller à la fraîche, si vous ne voulez pas y laisser la santé.

Je sortis du snack et remontai l'avenue à la recherche d'une bouche de métro qui me conduirait n'importe où. Les

Le Train de 21 h 20

faisceaux lumineux des phares illuminaient l'asphalte humide, m'agressant de leurs éclairs jaunes, blancs et rouges. J'accélérai le pas.

Le magnétophone portatif qui battait mon flanc, toujours enclenché, ne perdait pas un mot du récit dont je le nourrissais et qu'il enregistrerait imperturbablement alors que le trottoir défilait, que je traversais des jardins publics, des parcs oppressés par la nuit et des passerelles suspendues au-dessus d'artères encombrées. La pluie qui me fouettait le visage, collant mes cheveux sur mon front, alourdissait à chaque pas mon vieux manteau noir maintenant imbibé d'une eau sale dont l'odeur écœurante venait heurter mes narines. C'est à peine, pourtant, si je ressentais le froid...

À cette heure, la température devenait presque supportable. Une sorte de joie soudaine s'empara alors de moi dès la sortie du village. J'étais enfin libéré de cette impression d'étouffement qui régnait sur Malespoir comme un couvercle de fonte brûlant. J'attaquai la pente, le cœur léger. Les cailloux roulaient sous mes pieds, soulevant une poussière de terre ocre. Je me sentais revivre et chassai de mon esprit tout ce qui pouvait me rappeler le village, ma vieille buse de logeuse ou le sac à vinasse de cafetier. Je me retrouvais seul. Seul et heureux. Il n'y avait certes rien à voir dans le paysage mais cette étendue pierreuse me parut soudain d'une surprenante beauté primitive.

J'atteignis bientôt le sommet de la colline et m'arrêtai un instant pour contempler l'autre versant. Sur ce côté-ci, un peu moins aride que celui que je venais de gravir, certains arbres particulièrement robustes pouvaient croître et se développer normalement. Des rochers plus importants composaient un décor crevassé où s'entremêlaient des ombres d'ombre et de lumière. N'ayant pu y déceler la présence de la gare, j'empruntai le seul chemin praticable qui se perdait dans les anfractuosités du terrain.

Et soudain, je la découvris. Elle était semblable à toutes les petites gares de village, à moitié cachée par deux énormes arbres feuillus, plusieurs fois centenaires. On pouvait encore y lire très distinctement le nom de Malespoir, comme si le temps en avait capricieusement épargné la peinture.

J'en brossai rapidement une esquisse avant de réaliser le calque que je superposai aux trois premiers.

L'étrange impression qui se dégageait de l'enchevêtrement des lignes m'incita à monter les deux marches qui donnaient accès à la salle d'attente qu'aucun voyageur n'avait jamais fréquentée.

Sur un mur, on retrouvait le même petit panneau indiquant l'unique horaire concernant Malespoir. N'eût été l'odeur caractéristique des lieux abandonnés depuis fort longtemps, on ne se serait jamais douté que la gare était désaffectée.

Le Train de 21 h 20

Il faisait suffisamment jour pour visiter l'intérieur de la bâtisse sans avoir à utiliser la lampe-torche que j'avais prudemment amenée et qui pendait à ma ceinture, le long de ma cuisse.

Je pénétrai derrière le guichet où tout était rangé, prêt à l'emploi, sans la moindre trace de poussière. Au fond de la pièce, une porte donnait sur un escalier de bois conduisant à l'étage. Je m'y engageai. Les marches, quoique solides, me semblèrent un peu fatiguées.

Je découvris alors un petit appartement de fonction pouvant abriter un couple sans enfant ou un célibataire. Là, du lit défait aux vêtements pliés sur une chaise, rien n'avait été touché. J'éprouvai la même sensation de présence dans la cuisine. Pourtant, la gare était vide depuis environ deux générations, m'avait dit le cafetier.

Quand je m'apprêtais à partir, il me sembla entendre des pas au rez-de-chaussée ; on claqua une porte. N'ayant rien à me reprocher, je descendis les quelques marches qui me séparaient de la salle d'attente.

Quelqu'un m'avait-il suivi ? J'en doutais. À moins qu'ayant appris mon projet de me rendre sur ces lieux, le mystérieux visiteur ne m'y eût précédé. Mais à quelle fin ?

À ce moment, une voix retentit dans mon dos :

– Monsieur ?

Je fis volte-face, prêt à engager le combat, mais restai figé par la surprise, en position de défense.

Le Train de 21 h 20

– Je vous ai fait peur ? demanda le chef de gare, lanterne à la main, qui sortait du guichet où personne ne se trouvait quelques secondes auparavant. Vous vouliez prendre un ticket ?

Comme je ne répondais toujours pas, il retourna dans la petite pièce et souleva l'abattant, s'affaira quelques instants puis me tendit ma place.

– Il y a une dame sur le quai, me dit-il. Vous pouvez toujours aller bavarder avec elle, pour passer le temps. Le train ne sera là que dans une demi-heure.

Je traversai la salle d'attente que l'on venait d'éclairer. Sur le mur, des affiches de voyage offraient une vue idyllique des pays qu'elles vantaient.

De la porte vitrée, j'aperçus en effet, assise sur un banc de pierre, une femme coiffée d'un grand chapeau, le buste droit et les mains à plat sur son sac de perles noires. Une voilette sombre masquait son visage mais, à son cou dépourvu de rides et aux agréables rondeurs que moulait sa longue robe de deuil, il ne pouvait s'agir que de quelqu'un de jeune.

C'était la première fois que je superposais autant de dessins pour réaliser une toile. Il me faudrait certainement sacrifier, dans la multiplicité des surfaces, celles qui nuiraient à l'ensemble. Tandis que la bande magnétique défilait, avec l'excitation qui caractérisait mes moments de

Le Train de 21 h 20

création, j'agençais mes calques de façon à équilibrer le mieux possible les formes définitives. Cette mise en place représentait la partie la plus fastidieuse, mais aussi la plus importante de mon travail, tant le résultat en dépendait. J'étais parti d'un désert et voilà que se dessinait une foule pressée au milieu de laquelle il devenait de plus en plus difficile de se mouvoir.

On me bouscula plusieurs fois sans daigner s'excuser jusqu'à ce que la jeune femme vêtue de noir vienne poser sa main sur mon épaule.

– Monsieur, il est neuf heures et quart !

Elle m'entraîna précipitamment vers le quai où le chef de gare venait d'allumer le fanal. Il y eut d'abord comme un grondement d'orage très lointain, puis le bruit s'amplifia, devint plus précis.

21 h 19. Le train s'immobilisa.

Je reposai ma palette, essuyai mes mains sur mon tablier maculé et nettoyai soigneusement mes pinceaux avant de prendre un peu de recul pour découvrir le tableau dans son ensemble.

Celui-ci m'apparut alors sous un nouveau jour : le hasard des lignes et des couleurs avait donné naissance à un portrait de femme. Ne pouvant détacher mon regard de ces yeux clairs et de ces longs cheveux sombres qui coulaient

en vagues sur des épaules nues, je m'étais approché de la toile pour constater qu'il s'agissait bien là d'une étonnante coïncidence due à la superposition de mes dessins.

Les portes automatiques claquèrent. La jeune femme prit place sur la banquette, devant moi, alors que le convoi s'ébranlait et que l'éclairage électrique effaçait toute notion de jour et de nuit. J'évoluais dans un monde absurde où personne n'osait regarder l'autre en face, où des gens me fixaient sans me voir en s'abritant derrière le grondement sourd, monotone et obsédant qui nous étouffait. Un homme lisait son journal, indifférent aux vibrations de la machine, tandis que le rythme lancinant des roues sur les rails opacifiait la nuit en enveloppant l'espace de son écrasante lourdeur. Le convoi s'arrêtait, repartait, toujours plus chargé d'hommes, de femmes, d'êtres morts et d'ombres sans cesse plus nombreuses.

Je me pris à chercher, sur la plaque accrochée au-dessus de la porte et sur laquelle figurait l'ordre des stations, celle dont le nom me rappellerait un village, une région perdue... Et, tandis que mon regard la parcourait, j'eus le sentiment que la jeune femme vêtue de noir m'observait puis relevait la voilette de son chapeau, découvrant un visage d'une beauté fascinante qui me souriait étrangement.

